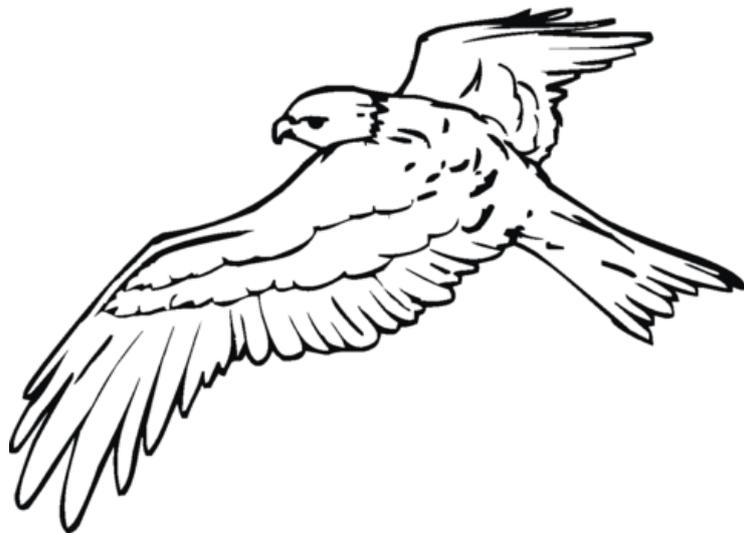


Serpan

Liberté



Nouvelle 2016

Liberté

Je suis libre, comme le vent qui s'engouffre sous ma voilure emplumée qui me permet de rester suspendu dans les airs durant des heures. Quelques battements d'ailes suffisent à me maintenir dans l'azur. Je monte, descends, tournoie, faisant des grands cercles grâce à mon gouvernail échanuré. Je suis un Milan royal, un vaisseau ailé. J'habite au sommet d'un bel arbre, mais je suis le plus souvent dans le ciel, à me laisser porter par les courants chauds du sud. Des heures durant, je plane, mes grandes ailes déployées. Je n'entends que le bruissement du vent qui me porte, ou les « piii-ooo » de mes congénères. Mes yeux perçants sont comme des radars, scrutant sans arrêt le sol à la recherche de quelque proie qui pourrait faire mon repas ou celui de mes petits. La carcasse d'un animal mort, un mulot, un serpent, une grenouille, une taupe, des insectes... dès que la victime est repérée, je me laisse tomber, en piqué, et la capture par surprise dans mes serres acérées pour l'emmener au nid. Ainsi est la loi de la nature : il faut tuer pour survivre !

Tel est mon quotidien. Mon royaume est infini : les bois, la rivière, les prairies, et surtout la vaste étendue du ciel ; tout ce que la terre a de plus beau m'appartient. Bien sûr, il me faut partager avec tous ceux de mon espèce, mais il y a tant d'espace ! Chacun peut trouver sa place. La vie n'est pourtant pas si simple, il faut chaque jour trouver sa nourriture, se battre pour survivre. Mais la nature m'a quand même bien aidé, je n'ai pas beaucoup d'ennemis. Les plus grands dangers pour moi et les miens viennent de cet animal qui se déplace sur deux pattes, sans jamais quitter le sol, mais qui peut nous anéantir avec une foudre qu'il envoie. Il se déplace dans des cages mobiles qui, elles, peuvent voler sans battre des ailes, et qui parfois nous engloutissent sur leur passage. C'est cet animal que je crains le plus, car il est très dangereux pour toutes les espèces. Il a aussi des avantages : on trouve beaucoup de nourriture dans ses déchets et cela nous facilite la tâche, mais à quel prix parfois ! Il m'arrive de m'aventurer au-dessus de leurs logis, par curiosité, ou pour trouver de quoi me ravitailler, mais je n'aime pas ces endroits, bruyants, malsains et surpeuplés de ces étranges animaux que l'on appelle hommes je crois.

Ce matin il pleut. Je suis dans mon nid, spartiate mais douillet. Je l'ai aménagé avec des branches et des brindilles que j'ai recouvertes de laine de mouton trouvée çà et là. Mais je ne vais pas rester ici, à l'abri, attendre que le repas familial arrive jusqu'à moi. Bien que je n'aime pas les nuages, je vais devoir affronter l'eau du ciel, bénéfique à toute vie. Mon plumage doré et blanc m'offre une bonne protection contre la pluie et même si c'est plus difficile, je tournoierai un peu plus bas qu'à l'habitude, pour cause de visibilité réduite, afin de trouver pitance. Cette pitance que j'ai de plus en plus de mal à me procurer : les déchets des hommes se font rares, les animaux morts sont très disputés par tous les charognards de

mon espèce, et parfois impropres à la consommation. Il y a aussi ces grandes hélices qui tournent au sommet d'arbres métalliques et nous aspirent si l'on passe trop près, ces cages d'acier roulantes qui croisent nos routes à toute vitesse emportant quelques-uns d'entre nous qui descendent récupérer leur proie. Et surtout, il y a cette foudre venue des hommes que nous n'avons pas le temps de voir venir et qui nous pulvérise ou nous estropie, nous laissant cloués au sol, agonisants.

Mais je suis libre. Ma compagne veille sur les trois poussins nés au printemps et qui ne tarderont pas à voleter autour de l'aire. Plus tard, ensemble, nous partirons chasser, les plumes au vent, sur notre territoire infini, avant de rejoindre nos quartiers d'hiver dans un endroit plus clément.

Pour l'heure, je me lance hors du nid, au-dessus des prairies. Mes yeux pourtant si perçants ont du mal à distinguer le sol, brouillés par les gouttes d'eau. Je descends en tournoyant. Je ne suis pas très à l'aise. Ma queue racée, qui me procure d'habitude une grande agilité, ne me donne pas, aujourd'hui, cette facilité habituelle, innée. Au bout de quelques instants, je perçois un déplacement là-bas sur l'herbe, c'est un campagnol qui se précipite vers l'entrée de son logis. Je replie mes ailes et pique droit sur l'objectif, rapide comme l'éclair. Il ne me faut que quelques secondes pour arriver au niveau du sol. Je sors mes serres, les pattes en avant, et capture ma proie avant de remonter vers le ciel en quelques battements d'ailes.

Ainsi se passe cette journée, sans couleurs, faite de vol, de pirouettes, de tournolements, de chasse, pour nourrir les miens : la routine d'un milan. Le soir tombant, je les rejoins à l'aire pour un repos bien mérité.

Le lendemain, le ciel de l'Est rougeoie. Le soleil naissant réchauffe l'herbe des prairies, faisant apparaître des brumes diaphanes qui s'élèvent de la terre et se dissipent dès qu'elles arrivent en altitude. Une belle journée s'annonce, qui promet de longues virées dans l'azur si pur après les pluies. Aussi, dès que la température sera idéale, je m'élancerai hors du nid, laissant mes petits qui ont déjà le ventre vide et qui réclament de la nourriture. Le temps est idéal, les courants ascendants portent bien, la visibilité est optimale, je plane, heureux. Je ne trouve pas grand-chose pourtant dans les prés. Je me dirige alors au-dessus de la rivière où je finis par apercevoir une petite grenouille verte qui sera le premier repas des poussins et de leur maman. Toute la matinée, sans aucun repos, je ramène ainsi divers mets : insectes, mulots, vers de terre... Nous trouvant enfin repus, je m'accorde un moment de répit, laissant à ma compagne le plaisir d'évoluer à son tour dans l'immensité bleue.

Dans l'après-midi, je reprends ma quête, cette fois-ci du côté des habitations des hommes. Endroit que je préfère éviter, mais où j'ai le plus de chance de trouver un bon repas. Je tourne, monte, descends, ne voyant que ces animaux bruyants que sont les hommes. Ils s'agitent en tous sens, crient, gesticulent. Cela me fait sourire, mais je préfère m'éloigner, pour éviter leur foudre meurtrière. C'est alors, que survolant un champ à l'orée du bois, j'aperçois une carcasse d'animal accrochée dans les branches d'un arbre. Je me méfie et m'approche lentement, faisant plusieurs passages un peu plus bas chaque fois. Apparemment, il s'agit bien d'un animal qui n'a pas l'air de bouger, sa tête pendant vers le

sol laisse penser qu'il est bien mort. Je survole encore deux ou trois fois le lieu avant de me lancer pour récupérer cette abondante nourriture. Je descends maintenant rapidement vers mon but et ne vois toujours rien alentour : aucun de mes confrères n'est sur les lieux. Serais-je le seul à avoir fait cette découverte ?

Encore quelques mètres et l'animal est à moi ! Mais, au dernier moment, alors qu'il est trop tard pour redresser mon vol et repartir vers le haut, j'aperçois un filet aux mailles serrées que je ne peux éviter. Mon vol s'arrête instantanément, mes pattes et mes ailes s'emperlifitent dans le piège : je suis coincé ! Je me débats, je crie, mais rien n'y fait. Tous mes efforts ne servent qu'à m'épuiser, m'essouffler. Vais-je rester là, prisonnier, et perdre la vie bêtement dans ces rets ?

Je n'ai pas longtemps à attendre : deux de ces hommes arrivent rapidement, en s'agitant et criant très fort. L'un d'eux me prend, emprisonnant mes ailes dans sa main gantée de cuir afin que je ne puisse m'envoler. Ne pouvant rien faire je me résigne, j'attends. Il finit par m'extirper des mailles et me précipite dans un sac après avoir attaché un masque sur mon bec. Adieu ma liberté ! Je ne vois plus rien, mes yeux perçants ne me sont plus d'aucune utilité, je n'arrive pas à déployer mes ailes, elles ne me servent plus à rien ! Je ne peux même pas essayer de percer le sac avec mon bec, celui-ci étant bâillonné. Je suis bel et bien pris au piège. Que va-t-il advenir de moi ? Vais-je à mon tour servir de repas ? C'est malheureusement la loi du plus fort, la loi de la nature !

Je suis transporté, apparemment dans une de leurs cages roulantes. Le bruit est infernal et je suis secoué longtemps jusqu'à ce qu'enfin le silence revienne. Je sens alors que l'on m'emmène, toujours dans mon sac, et quand enfin celui-ci s'ouvre, je me retrouve libre. Mais ma liberté n'est pas totale. Certes je peux voler, mais ni loin, ni haut : Je suis dans une cage d'où je ne peux m'enfuir. En tous cas je ne suis pas blessé, juste abasourdi, mais privé de grands espaces !

Privé de liberté

Durant les jours qui suivent, je reste dans ma cage, parmi d'autres congénères. On m'a bouché la vue par un masque et je me trouve dans le noir. L'homme m'apporte à manger et à boire. Il me parle aussi, mais bien sûr je ne comprends pas. Sa voix est douce, il ne crie pas. Il a l'air plutôt pacifique. Mais pourquoi me garde-t-il ainsi prisonnier ? Que veut-il faire de moi et de tous mes compagnons d'infortune ?

La réponse survient au bout de quelques jours. On vient me chercher et je sens qu'on m'attache un lien à la patte droite et un grelot à l'autre patte, qui tinte à chacun de mes mouvements. Je suis agrippé à ce qui doit être un bout de cuir, et je sens qu'on me promène. J'essaie de m'envoler, en vain, car le lien me retient à l'homme qui me remet sur mon support qui s'agite : je comprends que c'est sa main gantée de cuir. Je me laisse transporter ainsi pendant un long moment, ne pouvant faire autrement. Parfois l'homme s'arrête et approche de mon bec un morceau de viande fraîche que je m'empresse d'avalier. Après cette séance de promenade, il me sort de l'obscurité en m'ôtant ce carcan des yeux. Je me trouve

maintenant dans une cage beaucoup plus grande, et je suis seul. Il me lâche alors. Je me réfugie dans un coin, accroché au grillage, car il n'y a rien d'autre où je puisse me poser. Je le vois, au centre de l'espace, il parle fort et gesticule. Il émet un bruit strident avec un objet qu'il a dans son bec. J'ai peur et ne comprends pas. Il revient alors me chercher, me pose sur mon perchoir de cuir et me donne à nouveau un morceau de viande. Je ne bouge plus, j'attends, qui sait, un autre morceau. Il accroche alors à la grille quelque chose qui ressemble à un mulot, puis me lance dans sa direction. Je fonce sur la proie accrochée et m'en empare. Ne sachant où aller pour la dévorer, je reviens sur mon perchoir. L'homme me parle, doucement, caresse mon plumage et me donne un autre morceau de cette bonne viande. Je comprends alors que j'en aurai un chaque fois que je viendrai m'accrocher à sa main. Il me remet ensuite le masque d'obscurité et me ramène dans ma prison.

Ces séances de promenade et de capture de petites proies se reproduisent chaque jour, pendant un temps assez long. Ainsi, je me dégourdis les ailes, et chasse un peu. Bien sûr cela n'a rien à voir avec ma vie de liberté, mais je suis toujours en vie. Je comprends ce que veut l'homme, et je le fais, obtenant ainsi de la bonne nourriture : Il m'a apprivoisé !

Un jour enfin, la routine change un peu. L'homme vient me chercher comme à l'accoutumée, mais il ne m'emmène pas au lieu habituel. Il m'ôte d'abord le masque dans un endroit à l'ombre pour que mes yeux s'habituent à la lumière violente de cette belle journée ensoleillée. Puis nous partons en promenade. J'ai désormais pris goût à ces sorties qui me permettent d'avoir de bons morceaux de viande. Je trône fièrement sur la main gantée et regarde alentour par curiosité. Nous n'allons pas cette fois à la cage d'entraînement. Nous rejoignons, dans un grand pré, quelques-uns de mes congénères qui attendent comme moi sur la main de leur maître. Une foule nombreuse d'hommes formant sur l'herbe verte des tâches bigarrées sont assis à même le sol et regardent en l'air. Je regarde aussi et vois un superbe faucon qui tournoie au-dessus de ces spectateurs qui baissent la tête, puis il fonce en piqué sur une proie placée au bout d'une branche d'arbre. Dès qu'il l'a récupérée, il revient se poser sur le cuir de celui qui le dirige. Les humains émettent un grand bruit en frappant dans leurs mains. Je prends aussitôt peur, mais mon maître me caresse doucement pour me rassurer. Je ne comprends pas pourquoi ces magnifiques rapaces, libérés, ne profitent pas de l'occasion pour rejoindre le bleu d'azur et retrouver leur liberté. Ils ne sont plus attachés à l'homme et il n'y a pas de cage ! Alors pourquoi revenir ? Pour la nourriture facile sans doute ! Je reste ainsi durant les évolutions de tous mes camarades, pensant que ce sera bientôt mon tour et que je ne laisserai pas passer cette aubaine. Mais, à la fin du spectacle, nous rentrons à la cage où l'on me remet mon masque, après m'avoir gratifié de bons et tendres morceaux de viande.

Plusieurs fois, je vais voir évoluer mes camarades ailés, mais ce n'est jamais mon tour. Je regarde ce ciel infini où je vois parfois planer en toute liberté ceux qui n'ont pas été capturés : peut-être y a-t-il parmi eux ma compagne et mes enfants ! Les reverrai-je un jour ? Pourrai-je encore planer et chasser à leurs côtés ? Je garde espoir, l'occasion se présentera bien un de ces jours. En attendant, mon entraînement continue toujours. Je mange à ma faim, sans peine, mais j'ai le reste du temps ce carcan sur les yeux qui me rend aveugle.

Amitié ou liberté

Ce matin-là, quand l'homme me rend la vue, je m'aperçois que tout est blanc. C'est un de ces jours où la neige recouvre tout, et le ciel gris et bas donnent à la campagne un aspect uniforme. Je me souviens alors de ces journées de chasse, où les proies se dessinaient facilement sur le sol blanc. Mais aussi de ce froid qui transperçait mes plumes, et la chaleur bienvenue de mon aire douillette. Nous nous rendons à ce qui était d'habitude le pré vert, où mes camarades de représentation sont alignés. Il y a peu d'humains, sans doute à cause du froid. Un aigle s'élance, majestueux, puis revient. Il y a ensuite un faucon, un vautour, un serpentaire, et tous, bien dressés rejoignent leurs fauconniers après la prestation. Puis, à ma grande surprise, mon maître s'avance sur l'estrade d'envol et me détache de son poignet. Mon cœur se met à battre la chamade, je vais enfin être libre ! Il attend un instant et m'élance. Après quelques battements d'ailes je survole les spectateurs un peu effrayés, je monte, tournoie, descends en les frôlant, puis j'aperçois la cible qui m'est destinée, là-bas dans un arbre. Je m'élève, et quand je suis assez haut, je fonds en piqué sur cette proie. Cela me rappelle les chasses de ma vie antérieure et me réjouit. Je récupère avec l'agilité qui me caractérise le trophée et revient docilement me poser sur le gant de mon maître. Celui-ci remet l'anneau à son poignet et lève le bras au plus haut pour me présenter à la foule qui frappe des mains. Je n'ai plus peur de ces bruits désormais, et j'éprouve même un peu de fierté.

Mais que s'est-il passé dans ma tête, pourquoi n'ai-je pas fui ? J'avais la liberté sous les ailes, et comme les autres je suis revenu ! Pourquoi ? Je me suis pris d'amitié pour cet homme, parce qu'il me donne à manger, qu'il est gentil avec moi, me caresse, me parle doucement. Cela en vaut-il la peine ? Des morceaux de liberté pour de la nourriture facile et quelques caresses ? Je me retrouve comme mes ancêtres, à servir l'homme, cet homme qui asservit tout et tous pour sa propre gloire ! Fût-il roi, je ne dois pas être son esclave.

Pour couronner le tout, après cette journée, il ne juge plus utile de m'imposer le carcan d'obscurité. Je ne suis plus désormais dans le noir, mais toujours prisonnier. Je réfléchis, encore et encore, et me dis que la prochaine fois sera la bonne. Mais les entraînements s'espacent et il n'y a plus de représentation pendant la période froide. J'ai quand même de la nourriture, un abri avec de la paille pour que je n'ai pas trop froid. Mais ne sortant guère, mes ailes s'engourdissent, je manque d'exercice. Je me maudis d'avoir laissé passer ma chance et jure que je ne raterai pas la prochaine. Mais y aura-t-il une autre occasion ?

Puis les beaux jours reviennent, les prés retrouvent leur belle couleur verte, parsemés de myriades de fleurs multicolores. Les bourgeons des arbres s'ouvrent, faisant naître un feuillage tendre. Le soleil vient chauffer les cages et ragailardir les corps endormis par le froid. La plupart d'entre nous étant migrateurs, cette période a été difficile à supporter. Les

hommes nous font reprendre les entraînements. Je devrais être ravi de cette reprise d'exercice, malheureusement, celui qui s'est occupé de moi et pour qui j'ai eu de l'amitié n'est plus là. Un autre le remplace, plus rigoureux, qui parle fort et ne donne aucune tendresse. Je sens le désespoir m'envahir, mais je me dis que les lamentations ne m'apporteront rien et qu'il y aura sûrement d'autres représentations. J'attendrai mon heure !

Les vols dans les cages reprennent, moins fréquents, mais cela fait du bien aux ailes. Je n'ai apparemment plus l'endurance qui faisait de moi un Milan royal : Suis-je encore capable de me retrouver libre et sauvage ? Je ne dois pas en douter.

Le jour tant attendu arrive enfin : Mon nouveau maître vient me chercher, il m'enfile le masque tant redouté et nous partons vers le lieu où je pourrai retrouver ma liberté. Me retrouver enfin ! Il y a d'abord quelques camarades de cages qui font leur démonstration avant de revenir près de leur enseigneur, puis c'est mon tour. Mon cœur s'accélère, ma tête tourne, je ne dois pas louper ma sortie. Plus question d'amitié ou de servage ! l'Homme est homme et je suis Milan. Il se passe une éternité avant qu'il ne libère la lanière de cuir qui me lie à lui : il explique sûrement les caractéristiques de ce rapace qui va se retrouver libre sous peu.

Liberté retrouvée

Il m'élançai enfin. Je bats des ailes autant qu'il m'est possible, et monte rapidement au-dessus des arbres, craignant que la foudre des hommes ne me rappelle à l'ordre. Mais il n'en est rien. Je fonce, toujours plus vite, toujours plus haut, pour laisser au plus loin les hommes et leurs cages. Après avoir volé longtemps, à bout de force, je décide de m'abriter dans un arbre pour me reposer. J'ai le ventre vide, mais je ne suis pas décidé à partir chasser de peur de me retrouver encore prisonnier. Je passe la nuit dans cette cachette. Demain il sera bien temps de quérir de la nourriture. Je dois d'abord me réhabituer à la liberté.

Après une nuit de repos, je dois me ravitailler, personne ne m'apportera plus à manger. Mais personne non plus ne me mettra de masque sur les yeux et des lanières aux pattes ! D'ailleurs c'est ce que je dois faire en premier lieu : me débarrasser de ces vestiges de prisonnier. À l'aide de mon bec acéré je réussis à les couper, non sans m'écorcher, mais le cauchemar est terminé. Je m'élançai ensuite à la recherche de quelque proie, évitant de me retrouver au-dessus des hommes. Ils peuvent bien garder leur viande, si bonne soit-elle !

Mon instinct de rapace revient vite, et je ne tarde pas à capturer une taupe qui me fera un bon repas. Puis je passe le reste de la journée à voler, tournoyer dans le bleu du ciel, m'enivrant de l'air d'altitude, le soleil me chauffant le dos et les ailes. Que c'est bon d'être libre ! Comment ai-je pu oublier, et céder à la facilité ? On ne m'y reprendra plus !

Je dois maintenant essayer de retrouver ma compagne et ma progéniture. Les poussins ont dû grandir et doivent voler de leurs propres ailes, ils sont sûrement indépendants et vivent leur vie. Fasse qu'ils n'aient jamais affaire à l'homme ! Quant à ma compagne, il faut que je retrouve le nid que j'ai bâti, peut-être y vient-elle toujours. Mais cela fait longtemps que je suis parti. Elle a sûrement migré. Est-elle revenue ? A-t-elle un autre compagnon ? Je dois trouver les réponses à ces questions.

Je me décide donc le lendemain de partir à la recherche de cette aire. Je repère rapidement l'arbre où elle était construite. Le nid est occupé par des poussins. Est-ce la nouvelle couvée de ma compagne, ou le nid appartient-il désormais à un de mes frères ? Je décide d'attendre en tournoyant au-dessus : quelqu'un apportera bien de la pitance à ces oisillons. Je n'ai pas longtemps à attendre, un de ma race, un milan noir fait des manœuvres d'approche avant d'apporter le fruit de sa chasse. Ce n'est évidemment pas ma compagne, le nid a été squatté, je vais devoir en construire un autre ailleurs.

Je choisis cette fois un trou dans les roches, assez haut perché, d'où j'aurai une vue plongeante et éloigné de l'habitat des hommes. Je l'équipe avec des branchettes et brindilles, et je récupérerai de la laine que les moutons auront perdu quand le moment sera venu. Il me faut à présent repartir pour une nouvelle vie, trouver une autre compagne et recommencer le cycle. Un cycle naturel et de liberté.

Après une parade nuptiale, le nid se trouve occupé par deux beaux œufs blancs que ma nouvelle compagne tient au chaud jusqu'à l'éclosion. Ainsi, avant l'arrivée de la chaleur, les poussins réclament de la nourriture et le but de ma vie reprend : chasser pour ma famille. J'en oublie presque cette période noire où j'étais devenu esclave. Les petits grandissent vite, et ne tardent pas à se hasarder hors de l'aire, voletant maladroitement, ne s'éloignant pas trop au début. Puis ils se ragaillardissent et nous pouvons, tous ensemble, parcourir les grands espaces d'azur, en planant, les plumes au vent.

Les couleurs changeantes de la campagne virant au jaune, orange, rouge, nous indiquent qu'il sera bientôt temps de partir vers des contrées plus douces afin de ne pas souffrir de la froidure. Je ne veux plus revoir les prairies et les arbres recouverts de ce blanc uniforme et triste.

Les pluies se font plus présentes, rendant nos virées moins aisées. Mais il y a encore quelques belles journées où le soleil illumine le ciel bleu, donnant un bel éclat aux couleurs de la campagne.

Le prix de la liberté

Nous profitons au mieux de ces dernières belles journées. Aussi ce matin-là, dès que le soleil a suffisamment réchauffé l'air et que les brumes se sont dissipées,

nous nous élançons hors de l'aire pour notre chasse quotidienne. Le temps est idéal, les proies sortiront volontiers de leur logis pour se nourrir elles-aussi. Je ne tarde pas à repérer un gros lézard vert qui, étendu sur une pierre, capte les rayons de l'astre du jour. Comme à l'habitude, je tournoie un moment, en descendant lentement, pour m'assurer qu'aucun danger ne se profile. Puis je plonge suivant ma technique bien rodée. Je capture aisément ce repas coloré et remonte pour le présenter à mes jeunes et leur mère. Mais alors que je n'ai pas encore atteint l'altitude où je serais en sécurité, j'entends résonner un bruit étourdissant venant du sol. J'ai à peine le temps de comprendre qu'il s'agit de la foudre de l'homme, que je me trouve criblé de mitraille. Mes ailes transpercées et déchiquetées ne me portent plus, et je vois quelques secondes encore le sol qui s'approche de moi à une vitesse vertigineuse. Puis c'est le noir total, le néant.

Épilogue

Le Milan gisait sur le sol. L'homme arriva en courant pour récupérer le fruit de son exploit. Il se réjouit de son tir : il le naturaliserait et l'exposerait fièrement dans son salon. Si toutefois il n'était pas trop amoché !

Ainsi se termina la vie de ce rapace royal qui voulait vivre libre et qui avait préféré la précarité de la vie sauvage à la facilité du servage. Il était Milan, rapace, majestueux. Son envergure faisait de lui le roi des grands espaces et il était heureux, car il était libre.

Le Milan avait dix ans, il fut terrassé au milieu de sa vie, faite de liberté. Mais cette liberté avait un prix que l'homme faisait payer très cher : par l'esclavage et l'asservissement, ou par la mort qu'il donnait gratuitement. Car l'Homme est le plus grand prédateur de toutes les espèces : il tue, pour se nourrir, pour se défendre, mais surtout pour le plaisir !

serpan 2016